Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 38

Artikel: Malice populaire : (fin)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224118

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ger son voisin, rien qu'à lui passer la main dans le dos.

En attendant la vulgarisation de cette découverte scientifique, je vais continuer l'ancienne méthode qui a du bon. Vous pourriez me frotter le dos jusqu'à plus soif, sans me donner la satisfaction de déguster un Châteaubriand aux pommes soufflées ou une bonne tranche de gigot aux flageolets.

Que voulez-vous, chacun son goût : Je suis « vieux jeu »... *Sosthène.*

MALICE POPULAIRE

(Fin.)

De Burtigny, montons à La Vallée. Les Combiers sont industrieux, débrouillards, mais un brin « raccauds », disent les « Pegans », c'est-à-dire les gens de la plaine. Ils acceptent parfois le reproche, témoin ce député qui, à l'inauguration du chemin de fer Le Pont-Brassus, en telle que la racontent leurs voisins de Vaulion : 1896, disait aux amis venus de la capitale : « Vous autres, vous tondriez un œuf, mais nous, nous retrouverions quelque chose ensuite ». Ce propos, à ce que racontent les bons voisins de Vaulion, confirmerait la morale de l'os à saveur, Dans je ne sais plus quel village de La Vallée, mettons que ce soit aux Bioux, l'administration achetait à l'ordinaire autrefois des os de bœuf pour faire du bouillon. Le président les faisait cuire pour le dimanche et se régalait du pot-au-feu. Puis, il passait les os à son secrétaire qui les mettait à la marmite le lundi et mangeait la soupe un peu plus claire, à moins qu'il n'y mît beaucoup de légumes. Le mardi, c'était le tour du boursier et ainsi de suite, chacun avait les os d'après un ordre établi. Et l'on pouvait entendre la petite Mina qui, de la part de sa maman, venait chez son oncle Timothée Rochat pour réclamer l'os à saveur : « Bonjour, je viens chercher l'os à saveur ! (l'oû savoret). Le vendredi, la soupe aurait certes pu figurer sur la table d'un des bons voisins catholiques du Bois d'Amont.

N'allez pas croire que les Combiers soient en reste pour taquiner les habitants de Vaulion. Chacun sait que pendant longtemps la seule industrie du vallon fut celle de la fabrication des souliers. Or, voici ce qu'on raconte à La Vallée : Au début du siècle passé, un Vauliéni fut choisi comme député au Grand Conseil. Un certain temps écoulé, il s'enhardit un jour à présenter une motion, mais c'est l'émotion qui le gagna. Quand il fallut développer sa motion, il se mit à bégayer et resta court. Le président lui dit alors : « Reprenez votre haleine, M. M. » Ces aimables paroles, ne réussirent pas à remettre notre homme qui ne retrouva pas le fil de ses idées ; il s'assit, poussa son voisin du coude et lui souffla ces paroles : « T'emballe-t'y pas pour une grande carcasse, je m'étonne qui lui a dit que j'ai eu été cordonnier (Tè pregne pî po n'a granta carcasse. Ebahie quie c'est que lâi a de que i'é z'u êtâ cordagnî ?)

* * *

Encore une histoire de Vaulion : elle montrera qu'on y a là-bas autant d'esprit qu'ailleurs. Un bûcheron qui voulait puiser de l'eau dans une citerne, y tomba, une planche ayant cédé. A ses appels, un camarade accourut. Il lui cria facétieusement : « Que fais-tu là ? » L'autre qui barbotait dans une eau heureusement peu profonde, lui répondit : « Pas grand poussière ! »

* * *

Auraient-ils trouvé cela, les chasseurs de Vallorbe qui, un jour tuèrent le taureau de la montagne de Premier. Ils l'avaient pris pour un ours. Ils furent mis en chanson et celle-ci se terminait par ces mots :

Tintique et Bezougnon
(surnom de deux des chasseurs).
Catsivô derrâi lo bosson.
Aô bin vo deri
Que vo n'avâi pas teri.

* * *

Mais redescendons dans la plaine et arrivons à *Bofflens*. Il n'y a pas plus de raison de se moquer des honorables citoyens de ce village plus que de leurs voisins. Je me demande donc pourquoi la malice populaire s'est acharnée sur eux. Leurs pieds ne sont pas plus grands qu'ailleurs et pourtant on dira loin à la ronde au marchand qui vous offre de trop grands souliers. « Eh ! dites donc, je n'ai pas des pieds de Bofflens ! » Et puis, ils sont maigres à faire peur, à tel point qu'en conduisant les soldats du village à la revue d'Orbe, le commis d'exercice en avait vergogne. Lorsqu'ils arrivaient à l'entrée du village d'Agiez, il se retournait vers sa troupe et commandait : « Contingent de Bofflens, gonflez-vous ! » Et voilà, tous les hommes qui emmagasinaient de l'air et se faisaient des joues rebondies. Mais on ne peut aller loin ainsi, et, à la sortie du village, le commis criait : « Contingent de Bofflens, dégonflez-vous ! »

* * *

On raconte aussi que ce commis ou un autre, reçut de son commandant l'ordre de mettre ses hommes sur trois rangs. Le commis s'imagina, on ne sait pourquoi, qu'il devait les placer en hauteur et il s'y employa sans retard. Mais, s'il arrivait bien à faire grimper le second rang sur les épaules des hommes du premier, il ne réussissait pas pour le troisième, la pyramide s'écroulait. Il s'en alla donc vers le commandant et lui dit : « Ne lâi pu rein ! Sû doû rangs, va bin, mâ sû trâi, ie déguelhie ! »

* * *

J'ai rapporté l'histoire de l'horloge de La Rippe. Dans mon sac, j'ai encore celle de l'horloge de *Ferreyres*. Les méchantes langues des environs racontent qu'un jour les chèvres en mangèrent les aiguilles.

Voici, comment cela se produisit : Un voisin de la maison communale où se trouve le clocher avait fait « de la feuille » (coupé de jeunes frênes en août pour nourrir ses chèvres en hiver). Il avait placé ses fagots au pied du clocher qui n'est pas haut. Des chèvres échappées profitèrent de l'aubaine. Elles sont si lestes qu'elles arrivèrent au haut du tas, à portée du cadran de l'horloge. Or, sait-on ce qui se passe dans la tête des chèvres : elles se mirent à ronger les aiguilles qu'il fallut remplacer. Et, dit la chronique, pour éviter pareil accident, la Municipalité décida qu'on mettrait les nouvelles *en dedans*.

* * *

Pour finir encore une histoire d'horloge. Elle m'a été contée par feu M. Millioud, archiviste, qui l'avait trouvée dans le dossier d'un procès. M. Laeser, rédacteur, qui parlait si gentiment dans un de ses récentes *Lettres Vaudoises* des rapports entre Fribourgeois et Vaudois, pourra l'enregistrer.

Deux communes de la vallée de la Broye, l'une fribourgeoise, l'autre vaudoise, mais très voisines (j'ai oublié les noms), décidèrent l'achat d'une horloge à frais communs. La commune dans laquelle on la monta fournissait les fonds et les voisins payaient une indemnité annuelle. Cette sorte de loyer de l'horloge fut exactement payé pendant quelques années. Mais, un beau jour, la commune refusa de payer donnant pour excuse qu'« on n'entendait que de bise ». Il y eut un procès, dont je ne sais plus l'issue, peu importe du reste.

Et maintenant, mon sac est vide. Peut-être qu'en le secouant bien, on retrouvera des bribes. Mais pour aujourd'hui, je passe la plume à d'autres. *Remuepoussière.*

N.B. — Quelques lignes adressées à la Rédaction, même sur une simple carte postale, relatant les faits, suffiront. La Rédaction se charge éventuellement d'y mettre la sauce voulue.

Bonne recette. — Un bohême de marque est invité à dîner par un vieil ami, qui ne l'a pas vu depuis longtemps.

— Vraiment, lui dit celui-ci, je suis heureux de te voir; il me semble que ça me rajeunit.

— Eh bien ! répond l'incorrigible bohême, invite-moi souvent, et tu ne vieilliras pas !

LE DOUZIÈME COMPTOIR

Les manifestations de nos populations vaudoises sont multiples et diverses. Qu'elles soient locales ou régionales, elles conservent toujours une originalité marquée et restent empreintes de cette bonhomie qui est le trait caractéristique de notre peuple.

En dehors des fêtes religieuses, nous avons les abbayes de village, les kermesses des petites villes et les fêtes musicales et sportives. Et il y a même cette année, une exposition dans le Pays-d'Enhaut. Cependant, aucune de ces manifestations de notre activité, sous toutes ses formes, n'égale le Comptoir. Il est intime et il est paisible. Il est unique en son genre. Il est devenu l'une de nos meilleures traditions. Après les travaux des champs ou ceux de l'atelier, il représente une halte heureuse, un répit arraché au travail quotidien. Il réunit, sur la place de Beaulieu, toute la famille vaudoise. Du coup, les distances sont supprimées ; les barrières tombent et l'on fraternise. Un même sentiment de joie possède tous ces visiteurs venus de la montagne et de la plaine, des rives du Léman comme des collines de la Broye.

De l'heure matinale où les portes s'ouvrent jusqu'à l'heure tardive où elles se ferment, on va et l'on vient dans les avenues sablées, entre les massifs de fleurs. On s'arrête aux angles des pelouses, on se rencontre autour du jet d'eau, on s'aborde, on se salue, on se reconnaît. En ces jours de trêve, il n'y a plus de différences sociales, plus d'étiquettes, plus de coteries. Il y a tout un peuple, venu de partout, qui fraternise. Et ce spectacle est fait pour vous réjouir.

Le douxième Comptoir s'est ouvert, cette année, par un ciel gris et maussade. La bise, qui nous arrivait du Jorat, faisait claquer drapeaux et oriflammes. Annonicatrice d'un hiver précoce, elle s'insinuait dans les halles, gonflait les toiles fixées aux armatures légères et secouait les échafaudages. Puis, ayant visité, à sa manière, les stands, elle s'échappait brusquement des couloirs pour soulever la poussière et aller et tourbillonner autour de la pièce d'eau dont elle ridait la surface.

Coiffés du chapeau melon ou du feutre gris, vêtus d'un pantalon fantaisie et d'une jaquette dissimulée sous un pardessus mi-saison, les invités officiels ont emboîté le pas derrière la Fanfare d'Aigle. Les musiciens du Grand District portaient un uniforme vert sombre qui s'harmonisait d'une façon heureuse avec le vert tendre des pelouses, tandis que, par petits groupes, de belles visiteuses arboraient le pimpant manteau neuf de la saison rehaussé d'un renard.

Après la traditionnelle parade, les invités pénétrèrent dans les halles. La visite des stands eut lieu, comme de coutume. Elle fut accompagnée du bruit des marteaux qui enfoncent les derniers clous, du grincement des scies qui refendent les planches mal ajustées et du choc des tringles de fer qui prennent place pour tout de bon. Il n'y avait heureusement pas de bousculades, pas de cris, pas de commandements impératifs et pas de crises de nerfs. La marchandise qu'on déballait des caisses béantes prenait, peu à peu, sa place définitive et des hommes, vêtus de bleu, travaillaient avec la tranquillité de ceux qui ont fait une bonne « reposée ».

Et pourquoi donc se presser, je vous le demande un peu. On a bien le temps.

Par petits groupes, les invités déambulent. Ils s'arrêtent devant les stands, pénètrent dans les salles adjacentes, reviennent sur leurs pas et, à l'heure fixée par le Comité, ils se retrouvent tous dans la Cantine où doit avoir lieu la cérémonie d'ouverture.

La fanfare d'Aigle occupe le podium et, au signal donné, les musiciens attaquent une marche entraînante. Alors le Dézaley coule dans les verres, tandis que les petites salées au fromage, au parfum délicat, arrivent toutes fumantes, portées à bout de bras par d'accortes sommelières. C'est l'heure de la dégustation et c'est l'heure des discours.

Jean des Sapins.

Pour faire fortune. — La scène se passe dans le fumoir de Mme X., la riche parvenue qui reçoit à sa table des personnalités de tous les mondes.

Le banquier Levéreux, vautré dans un fauteuil, fume un gros cigare, et, dans la douce béatitude des digestions agréables, se laisse aller à des confidences :

— Dire qu'il y a trente ans, fait-il, je suis arrivé à Paris avec vingt-cinq sous dans ma poche.

Et quelqu'un de répliquer :

— Heureusement pour vous qu'il existait d'autres poches que la vôtre.